

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Travail de nègre

Carol Dunlop

Volume 25, Number 2 (146), April 1983

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30470ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dunlop, C. (1983). Travail de nègre. *Liberté*, 25(2), 26–43.

CAROL DUNLOP

TRAVAIL DE NÈGRE

De Boston, Carol Dunlop était venue à Montréal, puis en France, puis de nouveau à Montréal, et enfin à Paris, d'où elle voyageait partout, et nous adressait de longues lettres d'amitié.

Elle écrivait jour et nuit. C'étaient des récits qui cherchaient, qui s'insinuaient, qui frôlaient le silence mais qui parlaient tranquillement, et qui étaient simples et doux, comme elle.

Elle était belle. Nous l'aimions.

Le 2 novembre 1982, elle nous a quittés pour de bon.

F.R.

C'est un ami, Damien, un vrai pote. Qui aurait cru que mon seul ami blanc serait justement de ceux-là qui roulent en Jaguar et tombent toutes les filles qu'ils veulent? Ça fait une paie déjà qu'on se connaît, même si aujourd'hui je ne me rappelle plus où ni comment on s'est rencontrés, à moins qu'il m'ait entendu jouer dans une des boîtes du bas de la ville; après tout c'est le plus probable, quand il sort de son bureau ultra-moderne il aime bien se payer du bon temps, Damien, il aime le jazz, les filles, les promenades folles. Faut dire que c'est pas n'importe qui, Damien, mais à voir comment il est devenu tout de suite copain avec moi on dirait pas une de ces grosses légumes de la CBS, mais pas du tout.

Evidemment j'en parle pas trop. Les copains me traitent bien de vendu en rigolant, mais de là à ce qu'ils le croient vraiment... Tout de même, il y en a

qui peuvent pas comprendre que si je signe pas les dialogues et les scénarios que je fais avec lui c'est juste temporaire, que quand j'aurai fait une dizaine de ces feuilletons télévisés j'arriverai avec mes manuscrits — et l'appui de Damien, il va sans dire — et comme j'aurai fait mes preuves ce sera tout de suite le gros boulot, j'enverrai enfin chier toutes ces ménagères qui soignent leur vague à l'âme de quatorze heures avec des drames-tartines et je me lancerai dans ce qui me tient vraiment à cœur : écrire des choses vraies. Damien dit que ce ne sera pas long maintenant ; dès qu'on aura fini cette nouvelle série — celle qu'on est censés travailler en ce moment — je pourrai voler de mes propres ailes.

Ou presque. Maintenant que j'y pense il n'avait pas l'air enchanté du thème ; eux autres parlent tout le temps de paumés, de pauvres mecs et de gonzesses complètement idiots ; je voudrais remettre les choses à leur place. Ce serait pas du burlesque, plutôt quelque chose dans le genre Faust modern style ; peut-être qu'il a mal compris, Damien — des fois il y a comme des différences de vocabulaire (ce qu'il appelle le « piquant » des scénarios qu'on fait ensemble) qui faussent l'entente ; mais quand même je me demande où il a été chercher l'idée que « ils » trouveraient mon idée trop politique : moi qui n'ai jamais fait de ces saletés-là de ma vie...

*

Je ne sais pas à quand au juste remonte mon arrivée ici. D'une certaine façon on dirait que je suis arrivé hier, tellement je revois la scène et elle surtout, cette fille assise dans une chaise berçante sur le gazon et qui se balançait régulièrement tandis que je remontais la longue allée de gravier sous le regard imperturbable du portier. Si elle se demandait comment ça se faisait qu'un client arrive dans la poussière du Greyhound qui s'éloignait déjà sur la route, au lieu de venir dans la limousine qui ramène

les clients de l'aéroport, elle n'en a rien laissé paraître — et après tout elle n'avait pas l'air plus brillante que moi, assise comme ça en plein milieu du gazon avec sa robe blanche et ses longs cheveux décolorés alors qu'il y avait, plus loin mais pas si loin que ça, une terrasse ombragée et une piscine. Comme si c'était hier — le soleil torride et pourtant ce n'est pas dans le sud; la valise de plus en plus lourde à traîner, le vague mal de tête à cause du voyage en car, du manque d'air, de la fumée stagnante, du bébé sur le siège devant qui n'a cessé de vomir et la mère jetant des kleenex puants par terre, des fenêtres scellées... et le chauffeur, un bœuf qui s'est retourné pour grogner c'est ici que tu débarques. Il a fallu un tel effort pour lever les bras, tirer la valise hors du filet en résistant à la tentation de la laisser tomber sur la tête du bébé ou de sa mère à moitié endormie, la bouche ouverte et la salive dégoulinant lentement du coin; mais elle a ouvert un œil petit et vert, tirant l'enfant plus près d'elle malgré la chaleur et je me suis trouvé dans la poussière au bord de la route devant le grand portail ouvert, la longue allée remontant le gazon comme une chenille sur une pomme encore verte et en plein milieu une femme blanche vêtue de blanc se berçant; j'aurais dû m'arrêter, faire un signe, mais j'ai passé et ni elle ni moi.

Les marches, enfin, le portier qui hésite — le Greyhound et moi dans ma peau; mais la valise aussi, qui m'a coûté un paquet, le cuir souple et pas trop neuf — à peine me gratifie-t-il d'un pli entre ses yeux gris, façon de me dire qu'il sent malgré tout le petit pourboire et finalement sans un geste vers la valise ni la porte il tend le bras et dit c'est par là la réception.

*

On avait prévu, Damien et moi, qu'il arriverait le même jour que moi, mais la réceptionniste me tend aussitôt une enveloppe bleue de la Western Union;

patron malade arrive mercredi, je lis: trois jours à passer tout seul dans cet endroit un peu trop luxueux, un luxe de faux palmiers et de fauteuils trop profonds et deux vieilles rousses dans ces derniers qui me sourient tellement de toutes leurs dents que j'ai l'impression qu'elles n'en ont pas; un luxe sans vice ou aux vices cachés et ça vire déjà à l'ennui; une semaine s'est passée et toujours pas de Damien, pas moyen de le rejoindre à son bureau où la voix sans consistance de sa secrétaire répond que monsieur Damien est en vacances et quand je compose son numéro personnel c'est pire, une de ces voix comme seule peut les fabriquer la Bell Telephone Company répète inlassablement qu'il n'y a pas de service au numéro que vous avez composé, il n'y a pas...

Entre-temps je mange, je nage, je lis — il faut dire que la bibliothèque est assez bien fournie et presque toujours vide; je m'y réfugie à l'heure des grandes chaleurs alors qu'on dirait que tout le monde est endormi, que le monde entier se replie pour se faire une petite ombre; mais là-dedans aucun besoin de se cacher de la sorte, un chêne géant garde la pièce dans la pénombre, les murs de brique sont frais, les fauteuils confortables. J'en fais le tour en me faisant la conversation, car pour ce qui est de parler aux autres, à part le grand blond qui veut bien jouer au tennis tous les matins et les deux vieilles rousses qui ne demanderaient que ça ou plus encore — je n'arrive pas à définir vraiment ces sourires et gestes que je fuis néanmoins comme la peste —, je ne vois pas à qui je pourrais parler, en dehors de la fille, évidemment, mais elle ne fait rien d'autre que de s'asseoir dans son fauteuil comme en plein désert.

*

Il a des drôles de goûts, Damien, tout de même. Quelque chose dans le déroulement des journées me tracasse, un je ne sais quoi qui fait que les choses ne se passent pas vraiment, du moins pas comme à

l'extérieur, tout se feutre et... mais c'est un vrai pote, Damien, il viendra. Pour un Blanc, faut dire qu'il a toujours été chic avec moi, je peux avoir confiance, c'est lui qui voulait qu'on trouve un endroit tranquille — avec toutes les nanas qui lui courent après tout le temps je le comprends, bien qu'à sa place je m'en plaindrais moins — pour qu'on fasse ce scénario ensemble. *Les Ombres blanches*: comme titre c'est Damien tout craché, bien que d'habitude j'arrive à lui faire changer d'avis avant de présenter le texte. Les ombres, si j'ai bien compris, il voit ça comme une nouvelle race de filles; moi pour l'inspiration faut dire qu'un titre pareil me coupe le souffle: j'y vois Tintin ou encore Flash Gordon, rien à faire, il va falloir changer le titre tout d'abord et ensuite on verra de quoi il s'agit. Damien viendra, c'est sûr, il sait que je l'attends; à preuve ce télégramme et c'est lui qui paie la note; autrement dit sans lui je suis pris ici, sais pas pourquoi ça commence à me taper sur les nerfs, ce silence, ces affreuses rousses qui me courent après comme des poupées aux mains tendues, cette fille qui se berce tout le jour, qui se glisse dans la salle à manger aux heures des repas pour manger du bout des dents, perchée sur le bord de sa chaise, les couverts se tenant comme s'ils flottaient entre ses doigts et pas moyen de deviner la couleur de ses yeux, même pas quand comme ce matin j'ai la table à côté de la sienne; tout ce qu'on voit ce sont les paupières un peu bleuies, les cils courts et épais, le nez plutôt épaté; elle prend des bouchées tellement petites que c'est tout juste si elle mastique puis je m'en fous; en un tournemain la serviette est repliée, la chaise a reculé sans bruit; j'avais tourné la tête pour commander un café et déjà la place était vide, la fille nulle part, rien que le grand blond qui entre et m'adresse un vague signe de tête avant de s'empiffrer d'œufs et de bacon, tout de blanc vêtu comme d'habitude, il doit dormir avec ses tennis, celui-là; dans le fond je me dis qu'il aurait pu s'asseoir à ma table, puis ça me frappe que personne ici ne mange

avec qui que ce soit ; les vieilles rousses, on dirait, ne mangent pas du tout et quant aux autres, même les vieilles dames qui se réunissent autour de la piscine pour jouer au bridge à l'heure du thé mangent chacune toute seule et il règne un silence que même le clinquant des couverts est impuissant à rompre vraiment.

Tout à coup je n'ai pas envie de café, ça me brûle l'estomac ; je me lève, vais de nouveau téléphoner et en sortant de la cabine la réceptionniste me demande avec un sourire tout croche, alors vous l'avez eue votre communication ? J'ai envie de lui dire la communication tu peux te la fourrer où je pense, avec le café qui zigzague jusqu'aux intestins et le blond qui sort déjà de la salle à manger. Bonjour, non, ce matin je ne joue pas, je lui réponds, pas en forme, cet après-midi peut-être, et je m'en vais m'asseoir à l'ombre sur la véranda ; là-bas la fille se berce au soleil, le visage tourné vers la route et les cheveux un peu en désordre ; le soleil brûle déjà la peau mais je suis à l'ombre, et pourtant mon avant-bras se couvre de gouttes de sueur grosses comme les diamants de Liz Taylor ; je sors mon mouchoir de la poche, m'essuie le front en me disant qu'il ne fait pas si chaud que ça, c'est l'été mais tout de même pas dans le sud ; sans y penser je regarde là où regarde la fille, repliant entre-temps le mouchoir en pensant que c'est le dernier qui me reste d'à peu près propre ; là-bas il n'y a que la grille s'ouvrant sur la route : un carré de route qu'on dirait détaché pour un tableau dans le cadre du portail immense, immobile et désert comme la journée.

*

J'ai dû m'endormir. Tout à coup c'est le plein soleil sur la véranda, l'estomac me brûle toujours et la route est toujours comme aplatie devant l'allée. Il doit être à peu près l'heure du car — d'après ma montre c'est à cette heure-ci que je suis arrivé il y a

déjà huit jours. La fille se lève, donne le dos au portail et remonte l'allée, l'escalier; elle doit avoir passé la porte déjà; j'ai dû manquer le passage du Greyhound ou alors il ne respecte pas ses horaires; pas de poussière sur la route et c'est déjà l'heure du déjeuner.

La réceptionniste me fait signe quand j'entre, me tend encore une fois l'enveloppe bleue, la Western Union toujours et le message : patron malade arrive mercredi; je ressors le mouchoir de ma poche et demande la date à la fille. Le 10 juillet, me répond-elle.

Dans ma chambre on a laissé une poche en toile grise dans laquelle je dois, paraît-il, mettre mon linge sale. Sur la table près de la fenêtre il y a les cahiers de travail encore vierges, la collection de stylos; je vide ma valise dans la poche et ramasse le reste — autant prendre de l'avance sur Damien. J'essaie de m'installer dans la bibliothèque mais rien à faire, il y fait trop sombre et puis les tables, trop petites, sont faites pour les verres et les cendriers et je n'arrive pas à me contorsionner pour écrire de côté comme un paralytique; toute la maison dort et pas un souffle d'air n'entre par les fenêtres on dirait; les cahiers toujours à la main je sors de la bibliothèque et essaie la porte suivante, qui s'ouvre sur une pièce avec un piano. Pensant c'est peut-être la musique qui me manque je ferme la porte et m'installe sur le tabouret: la chaleur s'atténue, la fille n'est plus une fille absente mais la mélodie à peine perceptible de *Loveless Love* et je suis le grand Duke, le grand Duke comme sur le disque où quand il ne s'amuse pas carrément on se dit ça y est il va s'endormir sur le piano et puis non, c'est la mélodie qui reprend, le saxo-alto de Hodges qui glisse dans l'oreille et là je comprends pourquoi j'avais l'impression qu'il allait s'endormir, c'est à cause de ce quelque chose à la limite du tolérable quand le rythme ralentit, c'est là qu'il te prend au plus fort et t'as envie, en plus, de rire comme un fou, et puis c'est *Loveless Love* que je n'ai pas écouté depuis des

années, sauf dans la version de Billie Holliday mais c'est autre chose maintenant, *Loveless Love* glissant vers *Nobody Knows the Trouble I've Seen*, je ne sais pas où se trouve la chambre de la fille, au fait je ne l'ai jamais vue monter l'escalier, elle est toujours assise dans cette chaise ou en train d'y aller ou d'en revenir mais tout à coup j'ai l'impression que sa chambre n'est pas loin, que dans cette musique peut-être...

Je suppose que c'est pour elle que j'ai ouvert la porte et comme si je reprenais le disque depuis le début j'ai attaqué *Weary Blues*, évidemment les autres n'entendent pas le batteur, les reeds, la trompette; au moment où la réceptionniste a passé la tête par l'ouverture comme un oiseau curieux, sèche comme un oiseau aussi, Duke se reposait, laissait les autres jouer pour lui mais c'est dans ce repos-là qu'on attrape la musique dans le corps, les yeux fermés et les doigts cheminant déjà vers la prochaine reprise; dans le fond je faisais jouer Duke pour la femme en blanc comme si là elle allait enfin me voir, m'entendre; mais ce n'est pas elle qui est arrivée pour dire: «vous jouez pas mal... connaissez-vous des chansons blanches? Dans le temps il y avait un pianiste ici; il jouait dans le bar tous les soirs, même qu'un été on a vu danser les clients. Il connaissait toutes les chansons de Lawrence Welk... vous pourriez, vous?»

Tout à coup j'ai l'impression d'avoir bu des litres de café; ça brûle de nouveau et c'est tout juste si je ne vomis pas sur le clavier — mais je claque le rabat de celui-ci et donne un petit coup au tabouret pour pouvoir regarder la fille dans les yeux. Qu'elle a d'une couleur indéfinie, collés on dirait de chaque côté du nez. Du bec.

— Ça fait longtemps que vous travaillez ici?

— Oui. Très longtemps.

— Et la clientèle est toujours pareille?

— Mais oui. Evidemment.

— Je ne connais pas la musique de Lawrence

Welk.

— Dommage. Mais je pourrais peut-être vous trouver des partitions.

— Je ne lis pas la musique, je réponds aussi sec.

— Ah. Et elle ferme la porte, disparaît.

Plus question de pédale douce: je martèle le clavier pendant un temps; j'ai l'impression de le tordre; tout faire sortir et faire que l'air soit moins immobile: rien à faire; personne même pour venir se plaindre du bruit; avec un dernier coup de poing aux touches qui hurlent, j'y renonce et reviens à la bibliothèque, lire un peu de Jules Verne peut-être; mais je ne suis plus seul dans la pénombre, il y a la fille, les cheveux tombant sur le nez, assise dans un fauteuil avec un livre sur les genoux, mais elle regarde par la fenêtre.

C'est plus fort que moi: je ne sais même pas si elle a des yeux dans le fond, cette fille; pourtant depuis quelques jours je fais comme si regarder là où elle regarde pouvait me l'apprendre; et là, debout à un ou deux mètres de son fauteuil, dans son dos, calculant que mon regard tombe à peu près au même endroit que le sien, tout à coup je me fais l'impression d'être un voyeur indigne, même s'il n'y a que cette fenêtre qui se change petit à petit en cadre comme si la lumière venait de reculer, un cadre pour ces quelques branches feuillues et un soupçon de gazon au delà sur lequel on devine un patin de la chaise.

Je pose les cahiers sur une table, le temps de m'approcher de la bibliothèque où Jules Verne n'est plus à sa place, et j'entends fermer la porte.

De plus en plus souvent, quand je ne suis pas assis sur la véranda à regarder ce carré de route ou la fille qui regarde ce carré de route et le portail qui ressemble de plus en plus à un voile à déchirer, je suis dans la piscine où personne ne se baigne, hormis parfois le joueur de tennis; l'eau est tiède, sans vagues et au-dessus le ciel comme un cadre chaque jour plus bas; plonger sous l'eau n'y fait rien; il faut toujours remonter; partout où il faut regarder l'œil se fixe dans un décor qui semble l'attendre, la piscine

peut-être mais plus moyen d'ouvrir les yeux: on dirait qu'ils augmentent la dose de chlore jour après jour; puis ces foutues rousses qui ne me lâchent pas de l'œil, comme si je me baignais tout nu.

J'empoigne le peignoir sur la chaise, m'en entoure. On dirait que je suis le seul à me baigner; on ne fournit pas de serviettes pour la piscine et avec cette foutue eau chimique j'ai la peau qui démange un peu plus chaque jour, chaque jour on dirait que le soleil tape plus fort.

*

Ils commencent à soupçonner quelque chose — plus question, par exemple, de me présenter la carte quand je m'installe dans la salle à manger: le garçon arrive aussitôt avec des plats et j'ai compris dès l'abord qu'il s'agit de les accepter d'office, ou alors rien. Puis la réceptionniste qui me dit chaque fois que je passe devant son bureau que monsieur Damien est toujours en vacances et qu'on n'a pas remis en service son téléphone personnel...

*

Tout de même, elle n'est jamais revenue dans la salle de musique. Je n'ai jamais retrouvé le Jules Verne non plus, pas plus que d'autres livres qui disparaissent tout simplement, bien que je n'aie jamais rencontré personne — sauf elle — dans la bibliothèque, et que je n'aie jamais vu aucun des autres clients un livre à la main. Je me tiens de moins en moins dans la bibliothèque de toute façon; la fenêtre n'est plus une fenêtre mais un tableau fixe. Qu'il fasse gris ou qu'il fasse soleil, les branches s'illuminent toujours de la même lumière un peu terne, les feuilles demeurent accrochées aux branches, vertes, immobiles; ce patin à peine visible de la chaise ne bouge *jamais*.

Encore heureux qu'il y ait le piano. Lui au moins

n'a pas d'yeux pour fixer dans le vague comme c'est l'habitude ici; il ne rechigne pas devant la musique «noire»... et puis tous les après-midi elle écoute, je le sais. Elle écoute et je joue pour elle comme si elle était à moi; je joue pour elle comme si j'avais longuement joui de son corps, comme si je m'étais imprégné de cette langueur, du rythme qu'ont ses hanches quand elle se déplace, de la douceur de sa bouche charnue.

*

Trois semaines. Je m'y attendais. Le télégramme m'attend à côté de l'assiette du petit déjeuner. Patron malade. Arrive mercredi. Damien.

C'est sûr qu'ils se sont rendu compte. C'est qui ce monsieur Damien après tout? Mais non: ils le connaissent, eux; à ce qu'il paraît, c'est un client régulier. A ce qu'il paraît. Mais de là à admettre que *moi* je le connaisse...

Il viendra, Damien, c'est un pote. Et puis il y a ce scénario à faire. Depuis le temps qu'on travaille ensemble, le vieux et moi, je me demande bien comment il ferait pour en faire un sans moi... même si, étant donné nos positions respectives, mon nom n'apparaît pas sur le générique. Et puis il sait bien que je ne peux pas partir sans qu'il vienne payer la note. Surtout qu'elle doit être salée depuis le temps.

*

Je n'ai plus revu de Greyhound sur la route. Au fait, je n'ai rien vu d'autre que la limousine qui continue de ramener des hôtes de l'aéroport. Des travaux de voirie qui bloquent la route plus loin, ou un changement d'itinéraire? Je n'ose pas le demander: s'ils pensent que je veux partir, ils présenteront tout de suite la note.

*

Depuis que le blond est parti — mais je ne l'ai pas vu s'en aller, la limousine est toujours vide quand elle franchit le portail — je ne peux même plus jouer au tennis — et je n'ose pas faire du piano en dehors des heures de sieste. J'ai repris ces fameux cahiers faute de mieux, mais comme scénario c'est plutôt bâclé: rien que des filles blondes, langoureuses, qui tombent amoureuses d'un Noir. Les longues heures qu'ils passent au lit, détail par détail, je les note, j'en bave, j'en rêve, à ces peaux de soie, à ces bouches chaudes et humides, à ces caresses... Les scènes d'amour qu'elles inventent pour prouver cet amour inavouable! Faut dire que c'est pas le genre de Damien; en fait d'érotisme il se limite, lui, au je saute sur toi et j'explose, cris de nana, etc.

*

L'été est plus qu'à moitié passé. La réceptionniste ne se donne plus la peine de préciser le message, secouant tout simplement la tête à mon passage. Avec un sourire de plus en plus fade.

*

Ils continuent de laver mon linge, et comme je n'en ai pas beaucoup — Damien devait arriver tout de suite; s'il ne m'a pas emmené en voiture avec lui c'est juste parce qu'il ne voulait pas qu'on nous voie quitter la ville ensemble (est-ce que quelqu'un aurait pu soupçonner que j'étais pour quelque chose dans le succès de ses émissions?); après tout, dans son milieu il y a des choses qui ne se font pas, et même si lui est chic en tant que Blanc il peut pas faire comme si les autres n'existaient pas. En tout cas, pour ce qui est du linge que j'ai, on dirait qu'ils le font tremper dans de l'eau de javel pure; un de ces jours je me trouverai les coudes à l'extérieur des manches, les genoux en dehors des pantalons... Et quant aux repas, s'ils continuent à me nourrir, on dirait que les portions

deviennent, imperceptiblement, de plus en plus petites; chaque fois je me lève avec une sensation croissante d'insatisfaction... mais je ne peux tout de même pas me plaindre.

*

Depuis deux jours nous ne sommes plus que quatre clients: la Blanche, moi, et puis les deux vieilles sorcières aux cheveux carotte qui passent leurs journées à l'ombre des parasols de la piscine. Je ne sais pas si on nourrit la fille mieux que moi; en tout cas son poids ne semble pas varier tandis que mes muscles à moi rétrécissent à vue d'œil. J'ai eu honte ce matin quand je me suis rendu compte — même que j'ai eu l'impression absurde que j'en *rougissais* — que je cherchais à voir si elle laissait des choses dans son assiette; je crois que je serais capable de me jeter dessus le cas échéant. Je ne l'ai pas su de toute façon: depuis quelque temps nous mangeons dos à dos, chacun face à une des femmes rousses qui, elles, ne mangent jamais.

Hier, croyant enfin la toucher, j'ai repoussé ma chaise aussi loin que j'ai pu en me levant. J'aurais dû heurter le dossier de sa chaise, perdre l'équilibre et finir par présenter mes excuses en m'appuyant légèrement sur son épaule. Mais la chaise a basculé dans le vide et le garçon s'est empressé de la redresser avec un sourire.

*

Aujourd'hui j'ai descendu ma chaise de la véranda. Comment expliquer la fascination qu'exerce ce carré de route, si ce n'est que j'y vois beaucoup de choses que je n'ose m'avouer à moi-même?

*

On dirait qu'on commence une nouvelle saison : de nouveau, la limousine ramène des clients de l'aéroport ; ils arrivent tous avec la même tête et la même habitude de ne rien faire, comme s'ils étaient en attente de je ne sais quoi. Sauf la fille.

Cet après-midi j'ai su sans me retourner qu'elle se tenait dans la porte ; je m'y suis lancé de mon mieux, et ce n'étaient plus des touches mais sa peau que je caressais, lisse et chaude, et dans les moments de silence elle devait m'entendre haleter — mais elle est restée quand même.

*

Plus question de rester dans la maison ni sur la véranda : depuis cet après-midi on diffuse de la musique dans tout l'établissement : du Lawrence Welk.

Jusque dans la piscine. Ça m'a tellement étonné que, contrairement à mes habitudes, j'ai ouvert les yeux sous l'eau. Je n'aurais pas dû. Sous les projecteurs, ma peau était blême, blafarde — verte comme celle d'un Blanc.

*

Le blond est bien parti. Depuis longtemps, peut-être. D'autres, aussi, sans doute, puisque nous sommes toujours à peu près autant et que la limousine continue d'en ramener un ou deux par jour, toujours ces mêmes têtes et ce temps comme hors du temps, ces journées qui n'en sont pas. Les nuits. Toutes les nuits ce début d'insomnie, le désespoir presque et puis vlan d'un coup c'est le matin et on est à se réveiller. J'ai l'impression de ne pouvoir rêver depuis mon arrivée ici.

*

Je m'attendais à rencontrer des chiens de garde ou des allées minées, la nuit, mais il n'en est rien. Depuis deux ou trois soirs je sors après le dîner, je rôde autour de la maison, je regarde par les fenêtres. Je crois comprendre qu'ils en sont à guetter la moindre erreur de ma part: je n'ose imaginer ce qui en résulterait.

*

Ce soir, je l'ai vue. Dans le cadre d'une fenêtre éclairée, face à un miroir. Toujours la robe blanche, toujours l'impossibilité de discerner les yeux dans ce visage, même dans le miroir. A côté de mon reflet imaginaire, le sien: une main surgie de nulle part — sans doute celle d'une des rousses — a soulevé une longue mèche de cheveux, *a soulevé le cuir chevelu* et j'ai à peine vu un soupçon de toison crépue avant de me sauver.

*

Dix pas. Vingt pas. Je ne peux pas dépasser, sur la pelouse, l'endroit où elle pose sa berceuse tous les matins.

Je crois qu'on est mercredi. Cette semaine, pourtant, pas de télégramme. Et il ne se passe plus rien quand je laisse tomber les pièces de monnaie dans la fente du téléphone.

*

Deux jours avec le sirop de Welk dans les oreilles, sans pouvoir toucher au piano pour l'exorciser, vu que les haut-parleurs les plus puissants se trouvent justement dans la salle de musique. Ce soir, n'en pouvant plus, je suis redescendu dès qu'ils ont arrêté la musique, au moment où tout le monde semblait dormir, et je me suis mis au piano. Au bout de deux mesures, l'inévitable musique en bulles a

repris; et mes mains, malgré toute ma volonté, ont repris la mélodie sur le clavier. Note par note. Sans se tromper. Je me suis sauvé au plus vite; si j'avais pu j'aurais laissé mes mains en arrière. Maintenant, si Damien n'arrive plus...

*

Je voudrais verser de l'encre dans l'eau de la trop bien nommée blanchisserie: remarqué ce matin que ma chemise, mon pantalon, que tout mon linge est devenu aussi blanc que la nappe sur laquelle le garçon pose un œuf blanc qui se tient dans un coquetier qui n'a pas plus de couleur que le reste. Des voix de femmes dégoulinent des haut-parleurs comme de la confiture de fraises tandis qu'une des rouses, qui a fait placer sa table à quelques centimètres de la mienne, m'adresse un sourire blanc qui vire au rouge comme ses cheveux; je repousse le tout comme pour me lever; l'œuf rebondit sur la table de la vieille qui l'attrape d'un geste trop vif pour son âge et me le repasse.

— Mangez. Il faut garder ses forces.

Ni goût ni odeur. Je dois avouer, quand même, que j'ai faim. Les filles blanches peuvent bien manquer de fesses et de hanches si on ne les nourrit pas plus que ça. Il y a plus de lait que de café dans la tasse. Je partirai aujourd'hui, n'importe comment; je n'irai plus à la piscine; que Damien aille se faire foutre avec ses ombres, blanches ou pas; je ferai du stop, j'arriverai jusqu'en ville; j'irai lui casser la gueule, à ce salaud. Peut-être que le Greyhound passera après tout, peut-être que je pourrai convaincre le chauffeur de la limousine de me cacher dans le coffre quand il part chercher des clients; je ne peux plus réfléchir avec ces foutues notes dans l'oreille, dans la tête comme des comptines d'enfant ou des annonces publicitaires; j'essaie d'y opposer, mentalement du moins, quelques notes de jazz: un seul son de trompette les effacerait, mais rien à faire, il ne se

passé rien, à l'intérieur rien que l'écho; je pose la serviette en évitant de regarder ma main, ma peau que la piscine, ce foutu soleil et le régime ont...

*

Je n'ai pas pu. Comme si le portail avait été transformé en ombre, il n'y a pas de porte, seulement cette chose inaccessible, intouchable: quelqu'un a tiré le rideau il y a longtemps déjà, pour les autres comme pour nous, sans doute. Il n'y a pas de limousine ni même de garage ici; la seule voiture que nous apercevons de temps en temps arrive de l'aéroport et s'en va aussitôt sa livraison accomplie. Aucun Greyhound ne passera sur cette route qui n'est pas plus poussiéreuse qu'une patinoire l'hiver.

*

J'ai posé ma chaise berçante à côté de la sienne. Elle n'a fait aucun geste, n'a pas souri, acceptant cette facette du destin avec une immobilité égale à celle qui sera sûrement la mienne quand tout à l'heure l'une ou l'autre des rousses viendra vers moi avec une bouteille de peroxyde ou autre chose, quand plus tard un jour l'une ou l'autre soulèvera, avant nos épousailles, ma longue chevelure décolorée et qu'ensuite les cheveux auront enfin commencé à pousser lisses et droits et elle avancera à ce moment-là autre chose, je ne sais quoi; entre-temps je ferai sans doute danser les clients avec une musique de Lawrence Welk, ignorant mais soupçonnant malgré moi quel est le sinistre terme de leur séjour ici, s'il en a un. Mais je peux, tandis que jour après jour se présentent ce tableau-route en carton-pâte, l'arbre, la fille en blanc à mes côtés et les rousses qui attendent dans les coulisses une transformation définitive, je peux quand même faire, en toute liberté, les gestes les plus obscènes dans le noir: que Damien sache qu'ils sont pour lui s'il est, comme je le soupçonne parfois, à

rôder par ici depuis le début, caméra en main et
quelque scénario débile lui trottant par la tête.

Zihvatanejo, juillet 1980

CAROL DUNLOP a publié trois romans (*La Solitude inachevée*, *La Presse*, 1976; *L'Immortaliste*, *Estérel*, 1979; *Mélanie dans le miroir*, *Acropole*, 1980), plusieurs nouvelles («*L'ombre*», «*Le survivant*», «*Le vainqueur*», *Ecrits du Canada français* 32; «*Miroirs et reflets*», *Liberté* 110; «*Dimanche*», *Liberté* 123; «*Fauteuil de famille*», *Liberté* 129) et un récit de voyage («*Les enfants du Nicaragua*», *Liberté* 135). Elle a aussi été la traductrice de Marie-Claire Blais et Anne Hébert.